L'écriture de la Shoah dans l'œuvre et la vie d'André Schwarz-Bart

Francine Kaufmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/4142>

DOI : 10.4000/tsafon.4142

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 15-38

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Francine Kaufmann, « L'écriture de la Shoah dans l'œuvre et la vie d'André Schwarz-Bart », *Tsafon* [En ligne], 82 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 12 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/4142> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.4142>

L'écriture de la Shoah dans l'œuvre et la vie d'André Schwarz-Bart

Francine Kaufmann*

Lorsque *Le dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart reçoit le Prix Goncourt, en décembre 1959, la presse salue un roman hors norme, qui se hisse au rang de l'épopée, une légende des siècles qui couvre près d'un millénaire d'histoire juive en Occident chrétien. Au centre du récit, on trouve une famille de héros imaginaires, des Lévy traversant l'espace et le temps. Ils ont reçu le dangereux privilège de fournir à chaque génération un *Lamed-Waf*, l'un des 36 Justes dont la seule présence permet au monde de ne pas implorer à cause du trop-plein de souffrance. Mais beaucoup subiront le martyre au fil des persécutions qui frappent leur peuple. Le premier des Justes est le fils rescapé d'un rabbin de York, sommé de se convertir avec sa communauté en 1185, à la période des Croisades. Tous choisissent le suicide. Le dernier des Justes meurt à 20 ans, en 1943, dans une chambre à gaz d'Auschwitz.

Le succès de librairie est foudroyant, dès le mois de septembre, donc avant l'octroi du Prix, les lecteurs découvrent, la plupart sans doute pour la première fois, un récit rédigé directement en français et non traduit du yiddish, par un Juif qui restitue l'univers vivant de Juifs croyants. Ils pénètrent à sa suite dans l'intimité d'une civilisation qu'ils connaissent mal. Ils ne savent pas s'il faut croire entièrement l'auteur, si le mythe des *Lamed-Waf*, les légendes, les chroniqueurs cités, les faits historiques datés et précis, sont véridiques. Ainsi le critique littéraire du *Monde* (membre de l'Académie française) déclare :

Monsieur André Schwarz-Bart, très instruit de sa religion et fêru, autant que de la Bible, d'anciennes chroniques judaïques, ne donne pas ses références, selon qu'il

* Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël.

invente ou qu'il rapporte ; et tout en le lisant il faut le suivre les yeux fermés en acceptant ses vieilles croyances, qui ne relèvent peut-être que de la légende (Émile Henriot, *Le Monde*, 4/11/59).

La presse note le style léché, la variété des tons alternés : lyrisme, ironie mordante, tendresse, descriptions flamboyantes. Certains rechignent à la lecture des dialogues qui restituent les tournures du yiddish, la maladresse de l'enfance. D'autres au contraire s'émerveillent devant leur authenticité. Pierre Daix, écrivain et ancien résistant s'enthousiasme :

De tout ce à quoi s'est attaqué le roman depuis qu'il existe, je ne connais rien qui atteigne à cette audace, qui rivalise à ce point avec l'épopée [...] La prose et le roman se substituent ici à ce qui eût été jadis poème, quand le chant de la langue servait encore à narrer [...] Il semble, la dernière page fermée, que cette histoire existait déjà si fort que l'auteur n'a fait que la recueillir ; déjà elle se détache de lui, vit indépendamment de lui, s'impose. (*L'Express*, n° 443 du 10/12/59).

Indéniablement, la réception du *Dernier des Justes* montre que le roman est perçu comme un ovni dans le ciel du Nouveau Roman alors en vogue. Certains se demandent s'il appartient à la littérature ou si son impact provient plutôt de son sujet, dans le sillage des témoignages sur le génocide. Cette litanie de persécutions, nées de préjugés malfaisants, culmine en effet dans ce qu'on appelle encore « l'Holocauste », soulignant le rôle de l'antisémitisme dont les mesures pratiques : rouelle cousue sur le vêtement ou chapeau juif, ghettoïsation, humiliations publiques, bûchers ou pogroms etc., préparent à travers les siècles le terreau de l'extermination de masse, de la « Solution finale ». Pour beaucoup, c'est une découverte dure à entendre. En 1959, les commémorations des morts de la Seconde Guerre mondiale accordent peu de place au massacre des Juifs. On célèbre les résistants, les soldats tombés au combat pour leur pays. On n'a pas encore pris la mesure du phénomène particulier dans l'idéologie nazie que constitue « la Solution finale du problème juif ». Deux ans avant le procès d'Eichmann, le roman d'André Schwarz-Bart fait découvrir à beaucoup, en France et dans les vingt puis trente-deux langues où il est traduit, la spécificité du phénomène.

Devant le succès, le jeune homme de 31 ans (Schwarz-Bart est né le 23 mai 1928 à Metz) est effrayé plutôt que ravi que son œuvre ait un tel impact. D'autant plus qu'une méchante cabale cherche à le déconsidérer pour lui faire perdre le Goncourt. On l'accuse de plagiat, d'erreurs grossières, de déformation de la spiritualité juive. Même s'il est lavé en quelques jours du soupçon de plagiat, même s'il explique que certaines

« erreurs » sont des recompositions délibérées de faits parallèles fondus en un seul épisode romanesque, et même si ses admirateurs l'emportent largement sur ses détracteurs, la blessure est profonde. Le lauréat du Goncourt fuit Paris et les honneurs. Il entame une nouvelle vie. Il prépare un roman sur les souffrances du peuple noir, conçu dès 1955 et déjà entamé. Et, moins de deux ans après l'avoir rencontrée, il épouse (en mars 1961) une jeune Guadeloupéenne, Simone Brumant, et s'installe avec elle à Lausanne.

Un enfant de la guerre

Je ne suis pas un écrivain de vocation et ma plume n'est pas aisée. Je me définirais volontiers comme un écrivain de circonstances. [...] Mon besoin d'écrire est né de certaines circonstances qui l'ont fait naître.¹

Sous cette formulation pudique se cache la motivation qui pousse vers l'écriture le jeune homme forcé par la guerre à quitter l'école à onze ans. Fils de parents d'origine polonaise, déportés et gazés en 1942, avec deux de leurs fils et une tante de 84 ans, Abraham André Szwarcbart devient, à moins de quinze ans, chef de famille. Les enfants Szwarcbart sont placés dans des institutions sous surveillance allemande. En septembre 1943, André maquille sa carte d'identité en se vieillissant de deux ans et entre dans la Résistance juive communiste (UJRE/ FTP juifs de Seine). En 1944, il réussit à faire sortir ses trois frères puis sa petite sœur de maisons d'enfants de l'UGIF d'où ils risquaient d'être déportés. Il les fait passer en zone libre et les confie à Lyon à la sœur de sa mère qui les met à l'abri. Arrêté par la milice à Limoges, en août 1944, il est atrocement torturé. Il finit par s'évader et participe à la Libération de Limoges puis s'engage dans l'armée régulière, d'abord dans la Compagnie Julien Zerman, puis dans la Compagnie Marcel Rayman, deux corps juifs que l'on n'envoie pas sur le front. Il se fait alors mobiliser dans le 38^{ème} RI, des FFI de Limoges. Il participe à divers combats, dont la Pointe de Grave, en tant que fusilier-mitrailleur. Quand il apprend que les déportés survivants reviennent de l'Est, il se fait démobiliser en juillet 1945, au vu de son jeune âge, et se présente tous les jours à l'hôtel Lutetia à Paris, espérant y retrouver les siens. Il finit par comprendre qu'ils ne reviendront plus ... Il est désormais orphelin de ses parents mais aussi de son peuple.

¹ Francine Kaufmann, « Entretien avec André Schwarz-Bart », *Pardès*, n° 6, 1987, sous la direction de Shmuel Trigano, éd. In Press, Paris, p.151. [Ce texte a été revu et recomposé par André Schwarz-Bart en 1972].

Il obtient une bourse d'ancien combattant qui lui permet de passer son bac en externe en 1948, tout en faisant maints petits boulots d'ouvrier, de secrétaire ou de moniteur.

Il découvre le pouvoir de la littérature en empruntant *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski à la bibliothèque. Il avait commencé à écrire dès 1945 et rédige d'abord un *Traité de la torture et de l'humiliation* (essai dont il ne reste rien). Il s'inscrit à la Sorbonne, passe un certificat de morale et sociologie, devient membre de l'Union des Étudiants juifs. C'est dans leur revue, *Kadimah*, qu'il publie pour la première fois des poèmes et, dans le numéro de mai-juin 1953, des extraits d'une longue nouvelle : *La Fin de Marcus Libnitzki*. Marcus est un résistant juif communiste, affreusement torturé, puis déporté et disparu. Son frère Jacob part à la recherche de ceux qui l'ont connu pour retracer sa « fin ». L'un des personnages de l'entourage de Marcus est un Juif allemand, Ernie Lévy, fils de rabbin et mélomane, qu'André a connu dans la Compagnie Zerman. Sans être directement autobiographiques, ces premiers essais s'inspirent pourtant largement de l'expérience personnelle de l'auteur. Il ne s'agit pas encore pour lui d'écrire un roman de grande envergure, qui transposera la réalité de la Shoah dans un univers où le mythe et la réalité s'uniront pour créer une vérité symbolique et des héros exemplaires. Mais le projet se précise de plus en plus.

Écrire pour rendre hommage

Dans le préambule d'un chapitre de « La biographie d'Ernie Lévy » publié dans la revue du FSJU², Schwarz-Bart explique en 1956 ses intentions. Il ne cherche pas à célébrer les héros du Ghetto de Varsovie ou des guerres du jeune État d'Israël. Il veut montrer un héroïsme moins martial, plus spirituel :

L'histoire juive, me semble-t-il, est plus qu'une simple addition des victimes et il s'y manifeste une grandeur jusque dans les destins les plus ordinaires. C'est pourquoi je désire montrer un juif de la vieille race, désarmé et sans haine, et qui pourtant soit homme, véritablement, selon une tradition aujourd'hui presque éteinte.

² La Revue du F.S.J.U. (Fonds Social Juif Unifié) adopte dès le mois suivant son nom actuel : *L'Arche*. Le récit, intitulé « La légende des Justes », est présenté comme un « Extrait de la *Biographie d'Ernie Lévy*, roman inédit ».

Le biographe parti à la recherche de l'histoire de feu Ernie Lévy, le petit fils de Mardochée de Zémyok, a eu vent d'une légende attribuant aux Lévy la qualité héréditaire de Justes, de *Tsaddikim* du courant hassidique (pas encore des *Lamed-Waf*). Le romancier veut dépeindre leurs vertus, leur vie qui explique la dignité profonde de leur mort : un instant d'aboutissement de leur chemin de Justes, d'hommes capables d'écoute et de compassion pour leurs frères humains.

Je ne prête guère d'attention aux vertus guerrières, et il me semble que le courage du peuple juif a pris toutes sortes de formes, dont certaines n'ont même pas de nom. Lorsque j'écrivais ce livre, on mettait volontiers l'accent sur le courage des uns, tandis qu'un voile discret était jeté sur les autres, ceux qui ne furent pas des héros. C'est de ces derniers, ceux qu'on dit morts comme des bêtes, que j'ai voulu parler. Montrer que la bête était humaine.³

Là encore, André Schwarz-Bart s'avère un précurseur car il faudra attendre des décennies pour que la société juive, et sa littérature, célèbrent la volonté de vie et la résistance spirituelle au même titre que l'héroïsme des combattants. Ayant lui-même été résistant et soldat, Schwarz-Bart a compris que s'il voulait rendre hommage au peuple juif dont on a dit qu'il était mort comme un troupeau mené à l'abattoir, c'est la vie juive authentique qu'il devait décrire pour en révéler la grandeur. D'où son retour dans le passé traditionnel, avant l'ébranlement de la sécularisation dont il montre aussi les effets dans la dernière partie de son livre. Pour toutes ces raisons : fil historique de l'antisémitisme chrétien en Occident et fil spirituel de la survie juive en Diaspora, la structure du roman s'inscrit dans une dimension spatio-temporelle qui prend de plus en plus d'ampleur à mesure que l'auteur avance dans son projet. Le mythe des *Lamed-Waf*, ajouté dans la dernière version, élève encore la nature du héros spirituel chanté par l'auteur : « Le mythe s'est présenté comme le seul moyen d'accrocher l'histoire à un fil signifiant », m'a-t-il confié⁴. À ce stade ultime, le roman est imprégné d'une foi en l'homme, parfois peut-être en Dieu :

Pour rendre justice aux êtres que j'évoquais, pour les restituer le plus pleinement possible, il m'a fallu m'imprégner d'eux au point que vers la fin, en 1958-1959, j'en étais venu moi-même à ne plus savoir qui j'étais, ni ce à quoi je croyais. C'est

³ F. Kaufmann, « Entretien avec André Schwarz-Bart », *op. cit.* p.149.

⁴ *Ibid.* p.151.

seulement plusieurs mois après la publication que j'ai pu me libérer de cet envoûtement et redevenir moi-même.⁵

Une saga identitaire mythico-historique

La forme littéraire qui s'est peu à peu dégagée de ce combat avec l'écriture, dans l'espoir de rendre hommage à une civilisation rayée de la carte du monde, à une génération privée de tombes parce que partie en fumée, est novatrice parce qu'elle s'est édifiée en lutte contre les obstacles posés à l'artiste par le sujet, considéré comme « indicible », de son ouvrage :

Comment dois-je célébrer ta mort
Comment puis-je suivre tes obsèques
Poignée de cendres vagabonde
Entre la terre et le ciel ?

Ces vers d'un poète polonais né juif⁶, Schwarz-Bart les place en exergue pour bien marquer les limites de son travail. Hommage, témoignage du martyrologe, monument du souvenir ? Dans l'esprit de son auteur, *Le dernier des Justes* est seulement un « petit caillou blanc » à la mémoire des disparus, l'un de ces cailloux que les Juifs déposent sur les tombes qu'ils visitent pour laisser une trace de leur passage, un signe qu'ils n'ont pas oublié leurs morts⁷. À mes yeux, ce roman est en premier lieu le substitut d'un *Kaddish* qu'André Schwarz-Bart ne peut se résoudre à prononcer. Parce qu'il se considère comme un mécréant par rapport à son père, surtout, mais aussi à sa mère, son frère, à son peuple tout entier. Alors l'écrivain s'efface pour offrir un *Kaddish* littéraire :

Mon idéal eût été l'anonymat. J'aurais aimé que mon livre existe en lui-même, sans lien aucun avec un auteur. Il me semblait que parler du *Hourban* imposait un certain effacement ; au moins que l'écrivain, se fasse invisible.⁸

Ceci explique peut-être que le véritable héros du roman soit non pas un individu exceptionnel, ni même un modèle exemplaire, ni une

⁵ *L'Aurore*, 2/2/67. Interview de Schwarz-Bart par Gilbert Ganne.

⁶ « Les obsèques », Mieczysław Jastrun (né Mojsze Agatsztajn, le 29 octobre 1903 à Korolówka près de Ternopil, mort le 22 février 1983 à Varsovie).

⁷ Cf. l'interview de Schwarz-Bart dans *Combat* du 13 août 1959 et à la télévision, à *Lecture pour tous* (décembre 1959) : « Mon livre est un petit caillou blanc que j'ai posé sur une tombe. On me demande de faire des discours sur cette tombe. Je ne le puis ».

⁸ F. Kaufmann, « Entretien avec André Schwarz-Bart », *op. cit.* p.154.

métaphore symbolique d'une valeur prônée par l'écrivain ou par son milieu, mais un peuple tout entier, un héros-peuple, une longue généalogie de descendants d'un même ancêtre éponyme qui, au bout du compte, forment une identité particulière qui a marqué le monde de sa présence. Elle se tient au centre de ce que j'ai appelé ailleurs une « saga identitaire »⁹. Chaque individu de ce héros-peuple reçoit de ses ancêtres la transmission de l'identité commune, il la reprend à son compte, l'enrichit, la transmet à son tour. C'est ainsi qu'Ernie recueille le récit de la vie et de la mort des Lévy, mais aussi leur enseignement : la compassion est la clé que lui remet son grand-père Mardochée. Ernie ne se contente pas d'être le réceptacle de l'identité-Lévy. Il imite ses ascendants, il cherche à comprendre comment se hisser à la hauteur de leurs attentes, à leur hauteur. Il répète et revit à sa manière, sans toujours le savoir, les épreuves vécues par eux. La quatrième de couverture du *Dernier des Justes* le précise avec ironie : quand Ernie se présente à Drancy, en 1943 :

Il a reçu toutes les bénédictions divines : il a perdu son visage, comme rabbi Jonathan ; il est devenu fou, comme rabbi Néhémias ; et même chien, comme le Juste de Sarragosse.

Transmission, imitation, répétition au fil des siècles d'événements paradigmatiques communs... les « doublons » transparents ou cachés forment, au fil des épisodes, la trame du roman, « une construction en abîme » comme je l'ai qualifiée dans mon livre sur le roman¹⁰. Quand Ernie rend l'âme, c'est dans les bras de son peuple qui récite le *Chema* (qui est aussi la prière traditionnelle des mourants), et dans le souvenir ultime d'une légende talmudique que lui racontait son grand-père et qui donne à sa mort un sens qui dépasse sa propre personne.

Quant à l'auteur, il revendique l'esprit des bâtisseurs de cathédrales et des artistes médiévaux : le créateur restait anonyme et se faisait l'interprète des siens. Il faisait offrande de son œuvre et revendiquait pour

⁹ Francine Kaufmann, « Les Sagas identitaires d'André Schwarz-Bart : faire aimer l'étranger pour la dignité de sa différence », NEF/*Nouvelles Études Francophones*, Vol 26, n° 1, Printemps 2011, numéro spécial sur les Schwarz-Bart, sous la direction de Kathleen Gyssels, p. 16-33.

¹⁰ Voir les exemples donnés au début du chapitre « Le poète et l'histoire » : Francine Kaufmann, *Pour relire 'Le dernier des Justes' - Réflexions sur la Shoa*, Paris, Méridiens-Klincksieck (coll. Connaissance du 20^{ème} siècle), 1986, 248 pages. [2^{ème} édition 1987], p. 89 à 96. Voir aussi p. 46-47 qui montrent la répétition de situations parallèles à une même époque historique, ce qui fonde le principe de condensation d'épisodes similaires en un seul épisode romanesque vécu par le Lévy du moment.

seul mérite la participation à l'expérience collective qu'il savait traduire. Plus ses thèmes étaient puisés aux sources populaires, plus il s'effaçait lui-même devant son « ouvrage », plus il était proche de l'esprit dans lequel devrait se faire à ses yeux toute création.

La Mulâtresse Solitude, une porteuse du temps

Lorsqu'André Schwarz-Bart aborde *La Mulâtresse Solitude*, titre général du cycle antillais dont deux volumes seulement ont paru de son vivant (mais deux autres ont déjà été publiés à titre posthume par Simone Schwarz-Bart), le principe reste le même. La souffrance des esclaves noirs, les préjugés et la déshumanisation dont ils ont souffert et qui les ont trop souvent conduits à la mort, sont racontés dans une saga identitaire, sur une trame mythico-historique. Les doublons sont souvent transtextuels, mettant en relation le roman juif et le cycle antillais, ou rattachant entre eux les divers romans constituant le cycle noir. Le héros-peuple est incarné par une généalogie de femmes qui ont gardé la trace de leurs racines parce que leur ancêtre est une héroïne mi-historique, mi-légendaire : une combattante contre le rétablissement de l'esclavage en 1808, la Mulâtresse Solitude. Ce personnage connu dans l'Histoire par une dizaine de lignes d'un chroniqueur du XIX^e siècle (Auguste Lacour) obtient dans le roman de Schwarz-Bart une identité imaginée, exemplaire et symbolique, au point d'être devenue aujourd'hui aux Antilles une héroïne nationale, avec une biographie plus vraie que celle de bien des personnages ayant laissé leur trace dans l'histoire. Comme dans *Le dernier des Justes*, Schwarz-Bart a soigneusement brouillé les pistes en évoquant des chroniqueurs, en précisant dates et lieux d'épisodes inventés sur la base d'événements historiques condensés et transposés dans le roman. Mais là encore, la mort de Solitude n'est que l'aboutissement de sa vie, et c'est sa vie et celle de ses ancêtres qui sont le propos du roman éponyme de 1972 *La Mulâtresse Solitude*, et qui nourrissent la vie et la mort de ses descendantes, dans les autres romans publiés ou inédits. Pour Schwarz-Bart, Solitude est « une porteuse du temps » (terme qui pourrait s'appliquer à Ernie) : « un être aussi vaste que le monde et aussi profond que l'histoire, pour enfermer le vieux monde noir et son histoire »¹¹.

Le héros, porteur du temps, qui se tient au centre des sagas identitaires de Schwarz-Bart, reprend le modèle de la narration biblique.

¹¹ *Figaro Littéraire*, 26/1/67 : André Schwarz-Bart, « Pourquoi j'ai écrit *La Mulâtresse Solitude* ».

La Bible hébraïque remonte à la création de l'homme, et montre par quelle famille passe l'Histoire : une première famille « universelle », celle d'Adam et Ève, dont descend toute l'humanité ; et une famille-peuple, choisie pour la mener jusqu'à la fin des temps : les Enfants de Jacob-Israël, famille au sein de laquelle naîtra le Messie.

Dans ses deux sagas qu'André Schwarz-Bart avait voulues « réversibles »¹², la nature « concentrationnaire » de l'univers (qui enferme les laissés pour compte pour s'en débarrasser quand ils ne sont plus utiles) est soulignée¹³. Même dans le cycle antillais, la hantise personnelle de la Shoah est transposée, traitée « de biais », hissée au niveau de l'universel par l'auteur juif qui pense que ses lecteurs ne seront menacés dans leur confort que s'ils se sentent, eux aussi, concernés. Déjà dans *Le dernier des Justes*, la Shoah dans sa forme la plus industrialisée, la chambre à gaz à la descente des wagons plombés, n'occupait que trois pages à la fin du roman. Il fallait remonter lentement à l'envers du livre pour déceler dans l'histoire les prémices de l'idéologie qui permettra l'extermination des Juifs, sans que leurs voisins ne se révoltent. En contrepoint, dans le volume publié de *La Mulâtresse Solitude*, la rafle et la « déportation » des Noirs par des marchands d'esclaves qui les embarquent pêle-mêle sur des bateaux négriers, intervient au début du récit, après une description de la vie paisible de la mère de l'héroïne dans son village africain. Et dans *Le plat de porc aux bananes vertes* (1967), c'est l'asile de vieillards qui fait office de bourgeon concentrationnaire, avec ses pensionnaires appelés par le numéro de leur lit, lentement déshumanisés dans leur déchéance, mis au ban de la société « normale ». Mariotte, arrière-petite-fille de *Solitude*, est triplement déchue : elle est vieille, femme et noire... Là encore, l'inhumain concentrationnaire est dilué dans les comportements de l'humanité dite « normale » : la Shoah, l'esclavage, l'exclusion sociale des vieillards en fin de vie sont préparés dans la vie quotidienne et rendus possibles par des comportements de non-respect de l'autre, de hiérarchisation des individus, jusqu'à la maltraitance des animaux...

¹² Dans le dernier entretien que nous avons eu à Paris, en mai 2003, André Schwarz-Bart me confiait sa déception. Ses lecteurs n'avaient pas détecté la nature réversible de l'œuvre juive et de l'œuvre noire. Il avait pourtant semé des pistes, mais elles n'avaient pas suffi. Il considérait ce fait comme un échec personnel.

¹³ Interviewé par Jean-Pierre Gorin, Schwarz-Bart souligne la parenté entre ses deux romans : « le monde concentrationnaire est le plus grand dénominateur commun de tout ce que j'ai écrit ... » (*Le Monde*, 1^{er} février 1967, p. VIII).

Les lecteurs n'ont pas toujours su voir l'unité profonde de l'œuvre d'André Schwarz-Bart. L'auteur a conclu, trop vite, à un échec de son travail d'écrivain¹⁴. Il a choisi de cesser de publier, y compris les derniers volumes du cycle antillais et des tentatives d'œuvres juives dont certaines semblent avoir été abouties ; j'en veux pour preuve la publication à titre posthume de *L'Étoile du Matin* en 2009, roman juif qui réussit à dépasser le tabou de l'écriture de la Shoah en pénétrant de manière fugitive dans la nébuleuse d'Auschwitz et en abordant la problématique de la vie du survivant dans la solitude de l'après-guerre. À la fin du roman, un enfant va pourtant naître, un *Kaddish* est prononcé, le peuple juif s'est transporté en Israël et revit malgré toutes les difficultés. L'auteur est-il pour autant satisfait ? Sans doute non puisqu'il a brûlé ou jeté dans une décharge municipale une grande partie de ses textes dont on ne saura jamais s'ils constituaient des œuvres publiables ou s'ils étaient restés à l'état de fragments.

Une œuvre inédite enfouie dans des notes

Parmi les notes manuscrites et les feuillets dactylographiés que j'ai classés à Goyave, au cours de plusieurs séjours en Guadeloupe, entre l'hiver 2009-2010 et 2016, j'ai mis au jour des passages significatifs, parfois très élaborés, parfois à l'état de notes de travail, de plusieurs œuvres du cycle antillais et de deux œuvres juives : une pièce de théâtre intitulée *Kaddish* et un roman-fleuve, lui aussi nommé *Kaddish*, dont certains éléments apparaissent déjà dans *L'Étoile du Matin*. Ces œuvres méritent une étude spéciale. Je dirai seulement ici qu'un nouveau procédé littéraire apparaît, qui permet à André Schwarz-Bart de surmonter le tabou de l'écriture de la Shoah : le dédoublement de l'auteur avec un personnage qui lui emprunte ses initiales ainsi qu'une grande partie de ses expériences, et qui devient le porte-parole, le porte-plume d'un troisième personnage, un survivant des camps (qui s'appelle Haïm). Haïm a essayé de témoigner lui-même par écrit, mais il a constaté que son « témoignage est impossible. Il aurait voulu écrire un livre qui soit comme un *Kaddish*. Mais ce *Kaddish* aussi est impossible » (note du 2 mai 1992). Haïm charge alors un *Shlemiel*

¹⁴ Voir cette confidence de Schwarz-Bart dans : F. Kaufmann, « Entretien avec André Schwarz-Bart », *op. cit.* p. 151-52 : « J'ai toujours ressenti qu'il y avait un péché à écrire sur l'Holocauste ; d'où mes remords, mes nombreux repentirs d'écriture. Je pense que la seule réponse à l'événement est le silence. [...] Plus tard, conscient de mon échec, j'ai tenté d'exprimer le 'silence' à travers une autre réalité, qui est la tragédie du monde noir ».

(un malhabile, un idiot), un écrivain réticent et maladroit nommé AS, du soin de témoigner pour lui. « AS témoignera pour lui. Mais ça l'agace et parfois, au milieu d'une cassette (après son retour du Brésil), il glisse des remarques offensantes pour les 'écrivains de l'Holocauste' »¹⁵.

Les personnages apparaissent déjà, de manière épisodique, dans *L'Étoile du matin*. Mais dans les livres et les magazines annotés restés dans la bibliothèque de Goyave, des dialogues entre Haïm et ASB (ou AS) révèlent la teneur de leurs relations et la fonction du témoin de substitution. L'écrivain André Schwarz-Bart ne pouvait pénétrer à Auschwitz pour y accompagner ses parents, mais grâce à l'accord ou plutôt la mission dont le charge Haïm, le témoin légitime, le témoin de substitution, ASB le peut. Le témoin oculaire ne sait pas écrire un livre en français sur ce qu'il a vécu et vu. Le témoin de substitution s'engage à lui servir de plume :

Haïm comprend que ASB avait besoin non pas d'un « guide », mais d'une sorte d'autorisation pour entrer à Auschwitz. Tout seul, il ne se donnerait pas le droit. [... Quand] Haïm (se rend) en visite à Goyave, AS lui dit qu'il a « recommencé » à écrire sur l'Holocauste (expliquer ce mot = crime de Dieu). Il dit combien c'est difficile. Il est adulte, de l'âge de son père, et tout lui arrive comme à lui-même. Il est chaque fois brisé. Puis il reprend malgré lui, après avoir brûlé le texte¹⁶.

K.¹⁷ Goyave : ASB connaît chaque centimètre carré d'Auschwitz, mais il n'y est jamais rentré. Il a vu Auschwitz de loin, il a peur du voyeurisme, comme s'il venait englober les suppliciés, comme s'ils étaient toujours là. Il connaît tout sur Auschwitz, sauf qu'il ne comprend toujours pas. Peut-être ne comprendra-il jamais, peut-être ce livre est-il impossible : au mieux, il restera sur le chemin.

2.5.92 K. L'écriture est redevenue pour moi un moyen de communication élémentaire.¹⁸

Haïm et AS discutent souvent sur la nécessité (ou pas) de laisser un témoignage après leur mort, de témoigner au nom des morts. Ce témoignage devient leur « *Kaddish* », d'où le sentiment d'AS que la littérature est sacrée. Mais Haïm lui dit de privilégier la vie...

Haïm essaie de désacraliser l'écriture aux yeux d'AS. Visiblement ce dernier a investi dans l'écriture sa foi perdue. Haïm lui donne des conseils. D'abord vivre ;

¹⁵ Notes (sans doute 1992) au stylo noir, bleu, crayon, dans Léon Poliakov, *Auschwitz*, Paris, Julliard (coll. « Archives »), 1964.

¹⁶ Notes à l'encre noire dans livre d'Arthur Koestler, *Un testament espagnol*, Paris, Albin Michel, 1939, page de titre.

¹⁷ K. renvoie à *Kaddish*. C'est soit le titre global du roman juif inédit, soit une partie finale du roman. Devant chaque note, SB précise à quel épisode ou chapitre il se réfère.

¹⁸ Note dans Léon Poliakov, *Les Juifs et notre histoire*, Paris, Flammarion (coll. Science), 1973. La ligne soulignée l'est par Schwarz-Bart.

puis écrire comme activité d'accompagnement de la vie. Écriture au service de la vie et non pas vie au service de l'écriture. Seule la vie est sacrée, si toutefois ce mot a un sens. Mais il voit qu'AS ne le comprend pas.¹⁹

Ils débattent entre eux, et en eux, de la place de la vie et de la beauté du monde, de la survie du peuple juif, de la valeur de la foi. Mais aussi de l'horreur, de la laideur, du Mal qui règnent dans le monde : « Horreur et merveille » est une annotation qui revient dans nombre de livres de la bibliothèque de SB. Ce monde, à la fois horrible et beau, est admirable et haïssable « beaurible. Je l'Haime » note-t-il²⁰.

Dans plusieurs notes, André Schwarz-Bart affirme écrire pour continuer à faire vivre, en lui et par lui, ses morts dont il ne peut ni ne veut se séparer. Mais leur présence en lui l'empêche de vivre sa propre vie, et en contrepoint, la présence du livre qui s'écrit s'interpose entre lui et ses morts. Par ailleurs il se préoccupe des vivants et souhaite aussi donner à la jeune génération une raison de vivre, une consolation, créer un final qui soit « un chant de vie » :

K. Il s'agissait de transformer nos douleurs en un chant de vie*, et non pas d'en infecter le monde. Il vaudrait mieux oublier Auschwitz que d'en infecter le monde.

*Ceci, que dit Haïm, est repris par le chroniqueur

K. Il faudrait enseigner à nos enfants le désespoir, [barré : de la vie ? du monde ?], et il faudrait leur enseigner l'amour de la vie, [barré : du monde ?] Le plus grand désespoir et le plus parfait amour, c'est peut-être cela l'héritage d'Auschwitz.²¹

Une fin comme Le DdJ, c.-à-d une justification de la vie. [...] Il s'agit tout de même, en définitive, d'aider les gens à vivre.²²

Les fragments suivants sont également tirés des notes d'André Schwarz-Bart à Goyave, déchiffrées et saisies par moi :

L'enseignement d'Auschwitz : il nous découvrirait un monde au-delà du langage. Est-ce vrai ? Du point de vue de qui ? les bourreaux ? les victimes ? Lesquels se trouveraient au-delà du langage ? Le propre des bourreaux, n'est-ce pas d'être entièrement portés par certains concepts ? Sinon, en quoi diffèreraient-ils des

¹⁹ Au dos de la page de titre d'un livre des Éditions Balland 1992. Note au crayon.

²⁰ Note à l'encre noire dans *Repenser Israël*, Paris, Autrement, 1993, page de faux titre.

²¹ Note à l'encre noire dans Elizabeth Herzog, Mark Zborowski, *Olam dans le shtetl d'Europe centrale avant la Shoah*, préf. d'Abraham Joshua Heschel, trad. de l'américain par Didier Pomerle et Françoise Alvarez-Pereyre, Paris, Plon, 1992.

²² Note dans Jorge Luis Borges, *Livre de préfaces*, suivi de *Essai Autobiographique*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1980.

[??] traditionnels dont l'intelligence conceptuelle n'était probablement pas le fort ?

Ce n'est peut-être pas la violence, le meurtre, qui se trouveraient au-delà du langage, mais l'installation d'une société sans lois ? Erreur, cette société avait ses rites, ses habitudes, ses lois bien établis.

Alors, faut-il recourir aux victimes ? L'originalité d'Auschwitz, meurtre au-delà du langage, se tiendrait-elle entièrement dans les victimes ?

Tout cela est d'une confusion extrême. Tout devient clair si l'on pose Auschwitz comme une réalité transcendante [verso de la page] à partir de laquelle fonctionne le discours. Tout devient obscur dès lors que l'on entre dans le détail ? Victimes ou bourreaux ? Intermédiaires ? Exécutions collectives ? Participation directe ? Indirecte ?

Raconter Auschwitz, c'est retenir les pensées et les gestes connus par le savoir traditionnel, établir un tri dont le résultat entre dans le langage convenu des cultures humanistes. La part tue, qu'elle concerne les victimes ou les bourreaux, ne relève pas du langage ordinaire, qui est utile, qui sert à désigner les aspects convenus et déchiffrables du monde dit humain. L'enseignement d'Auschwitz, c'est peut-être que la part tue était infiniment plus vaste qu'on imaginait dans l'innocence du monde dit normal. Qu'elle investissait silencieusement la norme, depuis le début des temps²³.

K. Passés à l'épreuve du feu concentrationnaire, que deviennent des mots comme amour, justice, *responsabilité*. Discussion. Ce point est capital²⁴.

Il faut inverser la relation entre le monde concentrationnaire et le monde normal. Il ne s'agit pas de rechercher dans le monde normal des « équivalences » du monde concentrationnaire. Mais au contraire, le monde concentrationnaire est pour ainsi dire un monde normal « décapé ». L'intuition de Schopenhauer appliquée au monde concentrationnaire. Ainsi le récit devient possible. L'indicible est pour les juifs prisonniers d'un langage idéaliste. En vérité, le monde normal est lui aussi « indicible ». Il n'y a pas de remords pour les nazis, car ce qu'ils ont vécu entrait dans les catégories de leur pensée. La « maladie des déportés », c'est, dans une certaine mesure, le fait qu'ils ne veulent pas changer de catégories, et ne peuvent faire entrer l'expérience dans leurs catégories traditionnelles. Israël les obligera peut-être à changer de catégories : ce qui sera à la fois leur salut et leur perte.²⁵

²³ Feuille volante recto-verso, sans doute de livre, à l'encre noire. S.d. Les mots soulignés le sont par Schwarz-Bart.

²⁴ Note dans Primo Lévi, *Les Naufragés et les Rescapés : Quarante ans après Auschwitz*, trad. de l'italien André Maugé, Paris, Gallimard (4 avril 1989) coll. Arcades.

²⁵ Au milieu d'un carnet, note datée du 20 mai 1991, au stylo à encre rouge. La ligne soulignée l'est par Schwarz-Bart.

Les livres sur la Shoa veulent « tout » dire : d'où une extraordinaire confusion. Il faut du synthétique, tracer de grandes lignes, employer des teintes bien visibles, reconnaissables, compréhensibles. Déjà le sujet repousse, et repoussera toujours davantage, dès lors qu'il aura perdu ses derniers livres sur l'Actualité : il ne faut pas exiger du lecteur plus qu'il ne peut donner. Il ne faut pas traiter ce sujet : et si l'on s'obstine, il faut savoir se faire pardonner. Et si l'on n'y arrive pas : écrire pour soi, uniquement pour soi, jusqu'à la mort de soi²⁶.

Aujourd'hui, un livre sur la Shoa n'a de sens que s'il est une interrogation sur l'homme, et perçue comme telle par le lecteur. Mais cette interrogation peut s'exercer à propos d'une fleur tout aussi bien, sinon davantage (5.9.95, 11h du matin).²⁷

Toute la littérature concentrationnaire sombrera dans le néant : il n'en restera qu'une prière dans les synagogues, le jour du Souvenir, prononcé d'une voix distraite par les jeunes juifs du Futur.²⁸

K. Écrire sur les camps. La réalité d'Auschwitz pour les non européens. Pour les jeunes européens qui finiront par ne plus le distinguer de Verdun ou de la Guerre de Cent ans. Pour les jeunes juifs qui veulent vivre comme les autres jeunes de leur temps, et qui peu à peu rejetteront les derniers lambeaux de la mémoire (La Mémoire : on n'entend que ce mot dans le monde juif : la dernière scie à la mode. Plus on en parle, moins on la vit).

Le thème d'Auschwitz ne se prête pas à la littérature (création littéraire en général, roman ou théâtre). Ce qu'Auschwitz nous apprend sur l'homme, sur nous, notre génération, les jeunes de demain préfèrent l'apprendre par leur propre génération [quotidien ?]. Par ailleurs, la réalité d'Auschwitz ne se prête à aucun arrangement esthétique traditionnel. Shakespeare n'est pas possible à Auschwitz. Shakespeare : des sentiments forts, une exaltation pressante de la Vie. Il n'y a, à Auschwitz, aucune des situations dramatiques de l'art occidental. Hamlet ne médite pas sur les derniers [sur les charniers de conjurés ???] qu'il a lui-même entassés sous menace de mort. Roméo a atteint son degré de [illisible ??? ses cervelles sont vides], etc. etc. La survie comme but unique pourrait seulement convenir à un théâtre de bêtes plus ou moins sourdes, aveugles et muettes : taupes, insectes, herbivores et carnivores.

Les efforts du Shlemiel sont comiques. Auschwitz n'est en aucune manière un sujet. L'enfer de Dante est plein d'espoir et de vie. C'est en fait la chronique de Florence. (?). Auschwitz n'est chronique de rien. Les gens n'y ont plus de passé, plus d'avenir : rien que des corps.

²⁶ Note sur un exemplaire de Ka-Tsetnik 135633, *Maison de filles*, Paris, Gallimard (coll. L'air du temps), 1959 – ex. en service de presse, annoté en 1995 ?

²⁷ *Ibid.* sur une page blanche du livre.

²⁸ *Ibid.*

Auschwitz a tellement déconcerté les littérateurs français qu'ils l'ont attrapé par le seul bout possible pour eux : le cul. Littérature sado-masochiste, qui prétend saisir l'essence d'Auschwitz dans la relation sexuelle sado-masochiste. Histoire d'O. etc.

Il ne restera rien d'Auschwitz. Efforts ridicules d'AS pour donner un visage aux morts. Il n'y arrivera pas. Il ne finira même pas son livre.

Réactions au *DdJ*, qui n'est pourtant pas grand-chose. Les jeunes juifs ne le lisent plus, ou ne vont qu'à la moitié. Pris d'émotion. Si déjà le *DdJ* est trop « émouvant » pour eux, qu'en serait-il d'un livre sur le cœur de la destruction ? Un livre sans objet, sans sujet, sans public : un travail de *schmock*. Un livre dont le projet lui-même est honteux, obscène ...²⁹

K. Final : Il se demande s'il va montrer le manuscrit ou le détruire en silence comme tous les autres, depuis la M. S. [*Mulâtresse Solitude*]. Cela faisait trois ans qu'il s'interrogeait, passant d'une décision à l'autre. Tout à coup, il décide de le brûler, et c'est la fin des années de honte. (Ambiguïté de toute publication). Il a le sentiment d'avoir maintenu quelques morts en vie. Après cela [après espace] : Un chant de vie³⁰.

K. Le narrateur se souvient avec amusement d'avoir dit à Haïm, voici de nombreuses années, à Goyave, qu'il avait arraché son Moi de sa poitrine afin de n'être plus qu'une flûte dans laquelle souffle la vie, sous forme d'écriture. En vérité, il avait cru arracher son Moi de sa poitrine, mais ce n'était qu'une mince couche sous laquelle il avait découvert une deuxième couche, puis une troisième, à l'infini, tout au long des jours et des années qui suivirent. Il avait arraché tellement de couches qu'à la fin, il se sentait comme un ectoplasme, un pur néant encombré par l'acte d'écrire. Mais les mots qui tombaient de sa plume demeuraient toujours aussi indignes qu'au début, d'une lourdeur et d'une obscénité, d'une indécence extrême devant l'Holocauste. Après toutes ces années, des mots, des mots, des mots, juste bons à jeter dans le feu, une fois de plus. Mais il ne se sentait pas le courage, la force de recommencer. Les années avaient emporté son bras, son cerveau, sans doute aussi son cœur. Il était allé jusqu'au bout du ridicule : la littérature était finie, pour lui.³¹

²⁹ Notes dans *Pensées de Pascal* en livre de poche, fin de la Table des matières et après : notes à l'encre, bleue.

³⁰ Notes à l'encre bleue dans l'agenda de 1995 ; page du 9 mars.

³¹ Notes à l'encre bleue dans le livre de Gore Vidal, *Création*, traduit de l'américain par Brice Matthieussent, Paris, Grasset, 1982. Page de la Table des matières et suite sur la dernière page : 526.

Sentiment aigu du néant de l'art. Le ciel, depuis mon lit : plus beau que toutes les peintures du monde. Impression d'avoir gâché la part qui m'était échue, tombée du ciel, il y a vingt ans, en tournant constamment le dos à la vie, sous le prétexte de l'art.³²

Toute la littérature du monde ne vaut pas un rayon de soleil qui tombe sur un vieillard qui a froid dans ses os³³.

Écrire : c'est à la fois une question de vie et de mort, et une énorme blague³⁴.

En guise de conclusion

(Chroniqueur) Des dizaines d'années en état de possession, sans comprendre ce qui l'animait. A compris seulement ces derniers temps, depuis qu'il a renoncé à recommencer. Tout a commencé en 1943 à Drancy : regret de ne pas avoir suivi sa mère. C'est pourquoi Ernie Lévy entre volontairement à Drancy, etc. Mais après la publication, insatisfait, car il aurait dû également penser à tous ceux qui n'ont pas été tout de suite à la chambre à gaz, mais comme son père et son frère, et des millions, sont entrés dans Auschwitz I et ont connu la déshumanisation avant de passer à la chambre à gaz. La vérité, c'est qu'il n'a jamais su franchir la porte d'Auschwitz pour y accompagner les siens. Il a frappé mille fois à cette porte, mais elle ne s'est jamais ouverte. Il a cru la franchir avec Haïm, mais c'était une illusion. Il avait complètement renoncé il y a trois ans. Il avait brûlé la totalité de ses manuscrits. Et puis il y a eu la rencontre de cette photo qui avait relancé le débat et il s'y est remis. Mais ce n'était pas ça non plus. Parfois il se console par la pensée que son travail servira à d'autres après lui : mais c'est une fausse consolation. Si ses intentions étaient pures, il devrait être satisfait d'être allé jusqu'au bout de ses forces, tant et tant d'années : à l'impossible nul n'est tenu. Mais cette pensée ne le console pas³⁵.

³² Feuille blanche quadrillée, sans date, d'un carnet sans spirales.

³³ Feuille écrue quadrillée, sans date, d'un carnet sans spirales.

³⁴ Feuille volante sans date sur la page blanche, arrachée d'un livre.

³⁵ Dans le livre d'Ana Novac, *Les beaux jours de ma jeunesse, Journal*, Paris, Éd. Balland, 1992. Éd. cartonnée. Au dos de la quatrième de couverture, au crayon.

Feuillet sans date d'un cahier à spirale

Archives personnelles des Schwarz-Bart à Goyave

(Photo : Francine Kaufmann)

Feuillet sans date d'un cahier à spirale

Dernier paragraphe du cliché précédent

— Un petit Kaddish; J'ai vu un bonhomme
d'Alsace, ahahm le tyahhahm, l'autre est
sympathique, mais il n'a pas été avec nous, il
l'a vu une fois à Jérusalem, par un peu, il avait
l'air de quelqu'un qui a connu la fortune
pendant, celle qui nous empêche de nous en
l'honneur, mais il n'a pas été avec nous, etc.
(c'est le D. L.) et c'est bien dommage car
J'ai vu avant bien être d'un bon qui parle
de tout cela, mais pas de faire trop d'attention
après que les gens sont là, dans 50 ans, dans
100, puis peut-être encore dans 200 ans, dans
et se souviennent avec assombrir leur vie, qui on
se souviennent un peu, peut-être un petit Kaddish, de façon
que la vie paraisse un peu plus précieuse, qui on
se souviennent des morts sans assombrir la vie.

Archives personnelles des Schwarz-Bart à Goyave

(Photo : Francine Kaufmann)

Feuillet sans date d'un cahier à spirale

Transcription du dernier paragraphe avec notes par Francine Kaufmann

Un petit Kaddish : Il a vu un livre sur l'Holocauste, aharon ha tsaddikim, l'auteur est sympathique, mais il n'a pas été au camp, il l'a vu une fois à Jérusalem, pour un prix, il avait l'allure de quelqu'un qui a connu la torture prolongée, celle qui vous coupe définitivement de l'humanité, mais il n'a pas été au camp etc. (critique du DdJ) et c'est dommage car Haïm aurait bien rêvé d'un livre qui parle de tout cela, mais pas de façon trop dramatique, afin que les jeunes plus tard, dans 50 ans, dans 100, puissent y entrer sans trop de dommages et se souvenir sans assombrir leur vie, qu'on se souvienne un peu, juste un petit Kadish, de façon que la vie paraisse un peu plus précieuse, qu'on se souvienne des morts sans assombrir la vie.

Notes :

« aharon ha tsaddikim » : *Aharon ha-Tsaddikim* est le titre du roman *Le dernier des Justes*, (DdJ) en hébreu.

« pour un prix » : Le prix de Jérusalem pour la Liberté de l'homme dans la société, mars 1967, a été remis à André Schwarz-Bart, à Jérusalem, pour *Le dernier des Justes* et *La Mulâtresse Solitude* (*Le plat de porc aux bananes verts*, Paris, Seuil, 1967, t. 1)

« la torture prolongée, celle qui vous coupe définitivement de l'humanité » : on imagine mal l'impact des atroces séances de torture infligées par la Milice au jeune André Schwarz-Bart, résistant de 15 ans, dans les sous-sols du petit séminaire de Limoges. Certaines notes montrent, qu'au cours de sa vie, André Schwarz-Bart a pensé qu'il avait été brisé, humilié comme l'ont été les déportés. Or on lui a fait le reproche, dans une certaine presse, d'être un témoin illégitime de la Shoah parce qu'il n'avait pas été interné dans un camp de concentration.

Archives personnelles des Schwarz-Bart à Goyave
(Photo : Francine Kaufmann)

Notes à l'encre noire sur la page de sommaire de Vladimir Grigorieff,
Les mythologies du monde entier,
éd. Marabout, coll. Marabout université, Allier, Belgique, 1987

Transcription par Francine Kaufmann

H [Haïm] Brûler le moi (car pas faire de littérature)

AS [André Schwarz-Bart] OK

H Mais l'écriture a affaire avec le moi : brûler le moi, c'est le silence

AS Oui le silence vaut mieux

H À moins d'accepter le péché d'écrire, chaque ligne, chaque mot est un péché

A ~~OK~~ Je ne sais pas si je pourrai

BARRÉ : H Tu te prépares une belle et longue agonie

BARRÉ : (Détail. C'est une conversation entre Haïm et AS)

Haïm se dit que de toute façon, la vie de AS ne sera pas une vie ; au mieux, il se préparait une belle et longue agonie.

Il dit alors avec un léger sourire intérieur :

– Je crois que tu le penses, mon cher Humanité

Notes à l'encre noire sur la page de titre de Vladimir Grigorieff,
Les mythologies du monde entier,
 éd. Marabout, coll. Marabout université, Allier, Belgique, 1987

Archives personnelles des Schwarz-Bart à Goyave
 (Photo : Francine Kaufmann)

Notes à l'encre noire sur la page de titre de Vladimir Grigorieff,
Les mythologies du monde entier,
éd. Marabout, coll. Marabout université, Allier, Belgique, 1987

Transcription par Francine Kaufmann

K. Le chroniqueur. Arrive au bout de sa vie et au terme de son ouvrage, il est trop tard pour s'interroger sur le sens : peut-être aurait-il été plus utile avec les siens ou bien en Israël, au lieu de passer sa vie à accompagner les morts, c-à-d des figures de néant, des produits de son imagination. Tout s'est passé dans sa tête, et il n'a été utile à personne. *Tekou*.

[N.B. : *Tekou*. André Schwarz-Bart emploie souvent ce mot dans ses notes du roman inachevé, c'est un concept talmudique selon lequel le prophète Élie donnera les explications des sujets controversés, lorsqu'il annoncera la venue du Messie ; certaines questions resteront insolubles jusqu'à la fin des temps, seul le Messie les résoudra].

Il a vécu, en vain, comme un dément en proie à des fantômes.

K. Haïm l'avait emmené dans cette chambre et fait visiter son atelier

Note à l'encre noire sur un feuillet sans titre et sans date
d'un livre de la coll. Pédagogies, dirigée par Philippe Meirieu

Archives personnelles des Schwarz-Bart à Goyave
(Photo : Francine Kaufmann)

Transcription par Francine Kaufmann

Le bilan de sa vie : ghetto de Varsovie ; ghetto d'Israël (en dépit des problèmes, content de se retrouver en Israël). Regret pour AS : il voulait écrire pour les jeunes juifs : mais pour lui mieux vaut qu'il soit mort. Comprend soudain la vénération d'AS pour les déportés : c'était derrière chaque déporté la grande ombre de ses parents qu'il vénérerait. Au moins il a réussi cela, dans le ridicule échec de sa vie : maintenir vivants les morts, non pas en tant que morts, mais en tant que vivants, inentamés, immortels, dans sa mémoire individuelle, mortelle.

[Ajout au crayon autour de la page]

Lorsqu'il n'a pas pu continuer, il est entré dans la mer comme pour rejoindre ses parents, les suivre à Auschwitz, ce qui était peut-être le regret de toute sa vie, depuis qu'il avait vu (cru voir ?) le visage de sa mère dans la fenêtre de Drancy.